

OISEAUX DE PASSAGE

STANISLAS DE GUAITA

Oiseaux de Passage

RIMES FANTASTIQUES

RIMES D'ÉBÈNE



PARIS
BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5
MÊME MAISON A NANCY

1881

Oiseaux de Passage



MES VERS

Ce sont des oiseaux de passage
Qui jettent au vent leur chanson :
Sans s'attarder sur le buisson,
Qu'ils passent donc comme un nuage !

On verrait trop bien leurs défauts,
S'ils ne volaient pas assez vite ;
On dirait : « Leur aile est petite,
« Et l'or de leur plumage est faux. »

Si quelque oisillon de la bande,
— Me suis-je dit souventefois, —
Pourtant, s'égarait dans le bois....
La forêt des Muses est grande !

Sage et tranquille dans son coin,
Il laisserait fondre la glace,
Puis il chercherait une place
Pour y bâtir son nid de foin.

Dans le vert taillis qui frissonne
Peut-être il s'acclimaterait ;
Et qui donc l'en empêcherait ?
— Allons ! allons ! je déraisonne !

Ces espoirs que je couve en sot
Grandissent dans la cassolette
Où je les ai serrés. — Perrette,
Cette cassolette est ton pot !





L'IDÉAL ET LA FORME

HUITAIN

Tu n'obtiendras jamais, artiste,
Un songe au reflet irisé
Scellé dans l'étroite améthyste :
Un Idéal cristallisé.
Tu pourrais mourir à la peine ;
Ton rude travail serait vain :
Ah ! c'est que la forme est humaine
  Et l'Idéal divin !





CE QUE DISENT LES POÈTES PAUVRES

> Pour aller chercher hors Paris
> L'eau murmurante
> Qui court dans les gazons naissants,
> Il nous faudrait bien quatre cents
> Écus de rente.
>
> TH. DE BANVILLE.

Critique, tu nous dis : — « Malheureux rimailleurs,
« Vous parlez de nature ; or, de votre mansarde
« Que voyez-vous ? — Des toits, puis le soleil qui darde
« Ses rayons sur les murs livides. — C'est ailleurs

« Qu'il faudrait s'inspirer ! La ville est monotone ;
« Cherchez loin de Paris le Printemps réputé,
« L'épanouissement des splendeurs de l'Été,
« Et les sanglots amers de la voix de l'Automne ! »

Le poète répond à cela : — « Pouvons-nous
« Comme toi voyager, opulent journaliste ?
« A tes comptes, rentier ! Étales-en la liste !...
« Mais tous nos biens tiendraient entre nos deux genoux.

« Il faudrait des écus pour suivre ton exemple,
« Pour courir la campagne et les vallons dorés,
« Au milieu des épis, ou des bois, ou des prés,
« Pour établir la Muse et lui dresser un temple !

« Mais nous chantons sans cet attirail : à travers
« Nos persiennes sourit quelque fleur irisée ;
« Un pot d'héliotrope orne notre croisée....
« Et.... ce jardin suffit à parfumer nos vers ! »





LE BASSIN DES MUSES

A mon cher Antoine Rémond.

Autour d'un grand bassin ridé par le zéphyr,
Les Muses sont debout : celle de Lamartine,
Voilant son front où brille une chaste églantine,
Tient l'urne d'où jaillit un fleuve de saphir ;

Ici Banvilia, folle et pourtant sublime,
Égrène son collier de perles ; et, plus loin,

Sondant des profondeurs que l'œil ne connaît point,
La Muse de Victor interroge l'abîme.

Et celle de Musset, dont un torrent de pleurs
Inonde le visage et les divines boucles,
Est blessée au-dessus du sein : des escarboucles
En sortent sous le coup du poignard des douleurs.

Mais là-bas, tout là-bas, à l'ombre d'une pierre
Énorme, une beauté très-mûre vient s'asseoir,
Et sous son œil fardé perle un diamant noir....
— Salut, Hystérica, Muse de Baudelaire !





L'ALCHIMISTE

..... N'est-ce pas à cette race de rêveurs, de fous, d'enthousiastes adeptes de l'Idéal, que l'on doit les plus hautes découvertes de l'intelligence ? DORVAULT.

A mon ami André Tulpain.

Aux sources du Danube, en pleine Forêt Noire,
S'ouvrait une caverne à la lugubre histoire,
Suspendue aux flancs verts du mont, près d'un vieux pin,
Entre la roche à pic et le profond ravin.

Tout bruit dormait autour de cet antre sauvage
Et fumeux. — Un sorcier (comme on dit au village),
Alchimiste au front blanc, formidable écolier
D'Hermès, dans cette grotte avait son atelier.
Plus loin, dans un jardin perché sur la colline,
Des simples vénéneux végétaient : la sabine
Y roulait en buissons un feuillage noirci ;
La svelte digitale y fleurissait aussi ;
L'aconit bleu de cuivre, et la grande ciguë,
Et l'if, s'y mariaient avec l'ortie aiguë.
Une épaisse fumée au loin se répandait
En noirâtres flocons, puis dans l'air se perdait
Après avoir roussi les fleurs sur son passage ;
Et les petits oiseaux redoutaient ce nuage
Qui recelait pour eux la mort.
Mais toi, vieillard,
Dans ton laboratoire où règne un jour blafard,
Que fais-tu donc, savant à chevelure blanche ?
Que prépares-tu donc en retroussant ta manche ?
Et que sortira-t-il de ton sombre alambic ?
Un dragon vert ? — de l'or ? — des vapeurs d'arsenic ?

Dans ta grotte de pierre où se meurt la pervenche,
Lorsque sur ton fourneau ton front rêveur se penche,

Quand ton œil est fixé sur les métaux fondus,
Et cherche à distinguer dans le sein du mélange
Si le filon grossier en lingot d'or se change,
Tes labeurs sont-ils donc perdus ?

Réaliseras-tu ton Idéal ? — Le monde
Sera renouvelé par ton œuvre féconde :
Paracelse l'a dit ; cela suffit : tu crois !
Tu suis aveuglément les pas de ce prophète ;
Tu marches hardiment à l'ombre de sa tête,
Comme un chrétien fidèle à l'ombre de la croix !

Non ! la pierre philosophale
N'ornera jamais ton réduit !
L'or, le diamant et l'opale
De tes travaux obscurs ne seront pas le fruit ;
Mais ta main, si débile encore,
Ouvre les portes de l'aurore
A l'astre grandissant qui dore
Le front du monde ténébreux !
Mais, fruit de ton expérience,
Fruit de ta longue patience,
Celle qu'on nomme *la Science*
A percé la voûte des cieux !

Ta main a déchiré le voile
Qui recouvre la vérité !
Sur ton front a brillé l'étoile
Qui brille sur le front de la Postérité !
Oh ! vieux rêveur du moyen âge (1),
Vieux sorcier au blême visage,
Sois fier, sois fier de ton ouvrage !
Sois content, vieil halluciné !
Tes découvertes sont célèbres
Soulève tes voiles funèbres !
Du siècle maudit des ténèbres,
Le siècle de lumière est né !

(1) A strictement parler, cet alchimiste, élève du grand Paracelse, appartient à l'époque de la Renaissance ; mais pour la science, hélas! cette époque n'était-elle pas toujours le moyen âge? S. de G.





LE VIEILLARD

Au fond d'un parc immense où l'Art et la Nature
Ont uni leurs trésors : — marbres de prix, sculpture,
Feuillage dentelé qui flotte au gré du vent, —
On aperçoit au bout d'une humide avenue
Longue, large, lugubre et mal entretenue,
Un banc où le vieillard se repose souvent.

Ce siége a pour dossier un chêne séculaire

D'où s'épand alentour la paix crépusculaire.
Sur la pierre moussue il est là, le vieillard :
Il est assis, le corps ployé, courbant la tête.
Les pensers d'autrefois, en proie à la tempête,
Roulent, tumultueux, sous son crâne blafard.

Soudain, un regard vif brille dans la caverne
De son œil, — comme on voit sur un vieux miroir terne
Resplendir tout à coup un rayon de soleil ; —
Il parle à ses enfants qu'il croit voir apparaître ;
Il se redresse ; il a la dignité du prêtre,
Et le surplis de lin à son front est pareil :

« — O mes fils, quand je viens m'asseoir sous cette
« Sur ce banc qui porta mon enfance rêveuse, [yeuse,
« Vous me voyez tout pâle et frissonnant d'émoi :
« C'est que je sens courir sur ma tête chenue
« Les souffles du passé peuplant cette avenue,
« Et l'âme des aïeux palpiter près de moi !

« Enfants, c'est que mon père, et mon grand-père, et
[même,
« Ceux dont le front était chauve, et la face blême
« Au temps où mon grand-père avait des cheveux blonds,

« Se sont toujours assis sur le vieux banc de pierre
« Où l'ombre protégeait leur timide paupière
« Contre les rayons d'or et les froids aquilons !

« A vous mon parc avec ses splendeurs d'émeraude !
« A vous tout mon château ! Ma grande serre chaude
« Où règne et resplendit un éternel printemps !
« Mais respectez ce banc ! Mais respectez ce chêne !
« Respectez cette place antique, et toute pleine
« De mes chers souvenirs et de mes soixante ans ! »







LE COUCOU

L'enfant a souvent des sensations étranges
A cet âge où du ciel les légions d'archanges
Volent autour de son petit corps potelé ;
Et, comme si quelqu'un avait en lui parlé,
Il tressaille parfois d'instinct, lorsqu'une chose
Le frappe ; ainsi qu'on voit frissonner une rose
Quand le papillon d'or, s'abattant sur son cœur
Et frémissant de l'aile, en pompe la liqueur.

Un jour, — j'avais huit ans, — je suivais la tranchée
D'un bois. — C'était en mai ; la verdure penchée
Refermant sur mon front son dôme murmurant,
Modulaït un concert harmonieux et grand,
Quand un chant singulier soudain me troubla l'âme :
D'horreur et de gaîté c'était un amalgame
Bizarre ; et le Printemps qui sifflait sa chanson
Se tut ; le rossignol trembla sur le buisson ;
Et j'eus peur ; car c'était solennel et terrible :
La Nature n'est pas, comme on croit, insensible ;
La forêt, comme nous, s'émeut et s'attendrit
A l'aspect d'un malheur.... Or, la crainte me prit.
— Qu'était-ce que ce chant? qu'avaït-il donc d'atroce ?
Ce n'était pourtant pas une bête féroce
Qui hurlait dans le bois ; mais un petit oiseau
Sans doute, qui jasait comme fait un roseau
Caressé par le vent. — Qu'était-ce ?
— Un jour mon
Devant moi, par hasard, dévoila le mystère ; [père
Car j'imitais le chant qui m'avait effrayé :
« Coucou ! » — « Mon cher enfant, l'oiseau qui t'a crié
« Coucou, me dit mon père, est un oiseau de proie
« Sur le nid dévasté poussant son cri de joie ;
« Il fracasse les œufs du merle, et s'en nourrit,

« Puis pourchasse la mère. »
Alors mon cœur comprit
Pourquoi j'avais frémi jusqu'au fond de mon âme :
Car j'ai toujours haï le méchant et l'infâme.

Ce jour là, par instinct, je m'étais révolté
Contre un cri d'égoïsme et de méchanceté.







LE DISCOURS DU BLUET

A ceux qui vont cueillant des fleurs.

J'empêche les enfants de maltraiter les roses.

V. HUGO.

Botanistes fameux qui savez ergoter,
Sentez-vous battre un cœur, sentez-vous palpiter
Une âme au sein de chaque feuille ?

Non ! non ! lorsque je dis : « L'arbuste qui fleurit
Sent, vit, pense peut-être.... » alors le savant rit,
Mais le poète se recueille !

. . . .

Oh ! si, dans la campagne où vous vous égarez,
Foulant l'herbe, brisant les boutons azurés,
Coupant les plus fraîches corolles,
Un jour une fleur bleue, au souffle du zéphyr
Ouvrait soudainement des lèvres de saphir,
Et laissait tomber ces paroles :

« Bourreaux inconscients, vous qui nous arrachez,
« Qui déchirez nos flancs, ô vous qui nous tranchez,
« Petites fleurs à peine écloses,
« Si nous pouvions crier bien fort, si nos sanglots
« Parvenaient jusqu'à vous : — plainte des mélilots,
« Plainte des bluets et des roses, —

« Épouvantés, hagards devant votre forfait,
« Vous vous diriez : Malheur ! ô malheur ! qu'ai-je fait !
« J'ai torturé des fleurs vivantes !
« J'ai fait souffrir, — hélas ! que de fois ! que de fois ! —
« Les êtres inconnus dont résonne la voix
« Au sommet des tiges tremblantes !

« Si notre sève encor se transformait en sang,
« Inondant de rubis notre corps pâlissant,
« Et si, lamentables victimes,
« Nous tordions notre feuille ; — oh ! vous tous qui riez
« En dépouillant l'azur de nos fronts, vous diriez :
« Hélas ! que j'ai commis de crimes ! »

« Mais non ! non ! végétaux, nous sommes ainsi faits :
« Nous devons incliner, pliant sous vos méfaits,
« Silencieusement nos têtes !
« Nous devons, sans mot dire, exhaler nos parfums ;
« Nous devons embaumer de nos souffles défunts,
« Cruels, la splendeur de vos fêtes ! »

.... Que répondriez-vous à cela ? Vous allez
Ravageant la campagne et les jardins peuplés
De ces petites créatures
Qui ne peuvent, — hélas ! — vous conter leurs douleurs :
Vous qui n'entendez pas le langage des fleurs,
Vous ne saurez pas leurs tortures !





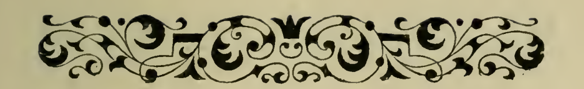


PETIT COIN DE PAYSAGE

Le pont de bois jeté sur le petit ruisseau
S'empourpre des rayons du soleil qui se couche ;
Pour humer la fraîcheur et pour gober la mouche,
Une hirondelle rase l'eau.

Sous un saule incliné cette eau bleue et limpide
Fait mollement vibrer l'orgue des joncs tremblants ;
On croit voir onduler sous la nappe liquide
Le sable d'or ; — mais c'est le cristal qui se ride,
Et sous les flots d'azur brillent des cailloux blancs.





A VICTOR HUGO

De toux ceux qui chantaient, toi seul dans la tempête
As survécu, pareil au chêne des forêts :
D'autres arbres ont pu se prosterner ; — sa tête
Demeure inébranlable au-dessus des guérets.

L'ouragan qui voudrait le courber jusqu'à terre
Gémit dans ses cheveux faits d'émeraude et d'or ;
— Tous ayant disparu, tel, géant solitaire,
Tu résistes encor !

Que m'importe si c'est l'aile rose des anges
Ou l'aile noire du démon
Qui t'entraîne à travers ces régions étranges
Où les objets changent de nom ?

Au fond du précipice et sur les hautes cimes
Tu voles indifféremment ;
Tu trempes ton pinceau dans le sang des victimes
Et dans l'azur du firmament.

Immortel est ce siècle où ta voix vigoureuse
S'exhala soit en chants, soit en lugubres cris !
Car il brille par toi d'une clarté fameuse ,
Tu l'as semé de tes écrits !

La semence a germé : des poètes se lèvent,
Et fixent leurs regards sur le soleil couchant :
Ils viennent saluer celui dont ils relèvent ;
Ils lui chantent leur premier chant :

« Nous te verrons toujours resplendir dans ta gloire
« Avec ta voix d'airain qui dans l'exil parla ;
« Sur les poètes saints planera ta mémoire ;
« Et, *s'il n'en reste qu'un, tu seras celui-là !* »



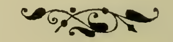
APRÈS LE BAL

A mon ami Maurice Barrès.

Du bal retentissant la voilà revenue.
La lumière frémit sur son épaule nue,
Et son lit entr'ouvert l'attend. — Les songes d'or
Vont passer devant elle et repasser encor ;
Et, les gais chérubins s'inclinant sur sa couche,
Elle leur sourira ! —Que charmante est la bouche
D'une vierge qui rit en rêvant ! Le soleil
Lèverait pour la voir son disque de vermeil,

Et de tous ses rayons ferait une auréole,
Pour baigner de clarté ses cheveux de créole.

Elle entre au lit, rieuse, et s'endort. — Elle rit,
Pareille au lys d'argent qui dans un coin fleurit.
La pendule est vivante, et marque la mesure :
Jeanne peut dire encor : « Mais c'est le bal qui dure » ;
Car elle voit passer dans ses rêves charmants
Des fantômes de fleurs et des spectres d'amants.





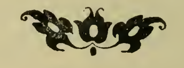
SOUVENIR

A mon ami Léon Sorg.

Tu t'en souviens, ami, car c'était l'autre soir.
Tu me suivis chez moi. — La Gaîté vint s'asseoir
Entre nous deux ; mais non cette Gaîté classique
Au sourire pédant, à la mine phthisique
Qui sous un flot d'ennui se noie ; une Gaîté
Amante de l'esprit convenu, frelaté ;
Ce n'était point non plus cette plate commère
Qui se tord sans savoir pourquoi ; qui, pensant plaire,

Dit des énormités dont le sens est néant,
En faisant de sa bouche un vrai tonneau béant.
Mais notre joie était immense et fantastique :
Nous lisions *Albertus,* poème sans réplique,
Bijou que cisela l'impeccable Gautier,
Cet artiste pur sang qui savait son métier.

Ah ! comme il faisait bon, là-haut, chez Latourette !
Tu lisais ; — quant à moi, détestant la diète,
Près du flacon de rhum aussitôt décoiffé,
Je plaçais chaque tasse, y versais du café,
Tandis que, ballottés par une eau qui clapote,
Les lares familiers chantaient dans la bouillotte.





UN ACQUITTEMENT

I

Un long frisson parcourt la salle d'audience.
Les jurés ont voté : dans un pieux silence
Ils rentrent deux à deux, et regagnent leur banc.
Les juges à leur tour s'asseyent, dérobant
Leur émotion ; car — malgré tout — un cœur bouge
Et bondit, inquiet, dans leur poitrine rouge.
Tremblant, hagard, hâlé par le vent du malheur,
L'œil éteint, et le front inondé de pâleur,
Stigmatisé du sceau de la prison hideuse,
Rentre le prévenu. — La foule curieuse

S'agite : elle veut voir la face de celui
Qui sent l'affreuse Mort palpiter près de lui,
Et dont un magistrat a réclamé la tête.
Comme un arbre chétif qu'agite la tempête,
Le malheureux se tord, empoigné par l'effroi :
Car il est accusé d'un meurtre; et c'est pourquoi
L'avocat général a dit : « Pas de faiblesse !
« Le scélérat, messieurs, nie avec hardiesse.
« Frappez cet assassin ! frappez cet endurci ! »

Les juges font silence, et l'auditoire aussi ;
Puis un juré se lève et parle de la sorte :
« Sur cette question (dit-il d'une voix forte),
« Est-il coupable ? — Non, à la majorité ! »

L'accusé se redresse, et regarde, hébété,
La cour, le jury, puis le grand crucifix pâle :
Christ paraît souriant dans sa blancheur d'opale ;
Il étend les deux bras vers le pauvre acquitté
Sur qui plane déjà l'ange de Liberté !

II

Mais plongez vos regards au sein de cette foule
Dont le flot bigarré par les portes s'écoule :

Un groupe d'hommes vils murmure, menaçant ;
Car aucun ne pourra se repaître de sang,
Ni, dans un spasme plein de langueur infinie,
Avaler à longs traits une longue agonie.







LES PAPILLONS DIVINS

Légende catholique.

Le tocsin sonne à coups précipités.
L'église, en proie à l'incendie,
Jette de lugubres clartés ;
Et, sinistre étendard aux reflets argentés,
La flamme dans les airs se plie et se déplie.

Comme un pont suspendu sur une mer de feu,
Le portique sculpté de la maison de Dieu
Se dresse, énorme et gris, sur le brasier rougeâtre ;
Et le métal, penché sur le grand lac ardent,

Pétille en se tordant
Comme un bois vert au fond de l'âtre.

O Colombe du ciel sur l'autel te penchant,
Anges aux ailes d'or qui planez sur les dômes,
Saints à robe de pourpre, et vous, sacrés fantômes
Des vitraux éclairés par le soleil couchant,
Agneau de Dieu qui dors au pied du tabernacle,
Apôtres du cénacle,
Chérubins qui portez l'orgue au céleste chant,

N'avez-vous pas bravé les âges ?
Tomberez-vous avec les piliers et les murs ?
Oui ! oui ! vous tomberez, périssables images,
Comme on voit sous la faux tomber les épis mûrs !

Mais silence ! Dieu se réveille !
Le tabernacle du saint lieu
Entr'ouvre sa porte vermeille
Au sein des tourbillons du feu ;
Et comme on voit dans la prairie
Se lever sur l'herbe fleurie
Un vol de papillons joyeux,
Ainsi, planant sur l'incendie,
Océan de feu, — chaque hostie
Prend son essor, et monte aux cieux !



A LA FONTAINE DE BANDUSIE

(HORACE)

O miroir de cristal, ruisseau de Bandusie,
Digne d'être arrosé de divine ambroisie,
D'être jonché de fleurs,
Je t'offre un des chevreaux dont les cornes naissantes
Pour les combats d'amour se dressent, menaçantes,
Sur des fronts querelleurs.
Il ne bondira plus, lascif, dans la prairie :
Car son sang coulera sur ta rive fleurie,

Rougira tes roseaux !...
Source, tu ne crains pas la chaleur dévorante ;
Du bétail altéré la fraîcheur de tes eaux
Éteint la soif brûlante.
O ruisseau, sois célèbre entre tous ; — car ma voix
Dira que du soleil tu braves les approches,
Chantera le vieux chêne incliné sur tes roches,
Et ton eau qui se perd en jasant dans les bois !



Rimes fantastiques



VOCATION

A Antoine Rémond.

> C'est l'enfant à la lyre, aux célestes amours,
> Que depuis j'ai suivie, et que je suis toujours
> Dans son chemin aride.
> TH. DE BANVILLE.

Comme un spectre drapé dans un long voile humide,
Le Crépuscule encor planait sur le vallon ;
Les ombres voltigeaient sous la lune timide
Qui blanchissait le sol de son premier rayon.

C'était dans la forêt, à la voix argentine
Des cloches qui tintaient la prière du soir ;
La brise, en se jouant, balançait l'églantine
Comme un végétal encensoir.

Un jeune homme était là, penché sous la charmille,
Et tout enseveli dans sa réflexion :
Car il était à l'âge où, loin de sa famille,
Chacun suit le sentier d'une vocation.

Le front dans ses deux mains, analysant la vie,
Il songeait au bonheur que nul n'a pu fixer,
Quand, devant lui, soudain, dans sa vague insomnie,
Il vit une Ombre se dresser :

La Vision.

« Toi qui viens parcourir ces bois où je suis reine,
« Et demander conseil aux souffles printaniers,
« Suis ma trace, jeune homme à la face sereine !
« Suis-moi dans la forêt où croissent les lauriers !

« Le Zéphir caressant recueille mon haleine,
« L'emporte sur son aile à travers les buissons,

« Et, la faisant vibrer dans les feuilles du chêne,
« En tire de sublimes sons !

« Enfant, viens avec moi ! fais couler de ta bouche
« De doux chants : qu'à ma voix s'unisse aussi ta voix !
« Nous charmerons le tigre et le lion farouche ;
« Tu me défendras contre un vieux satyre louche
« Qui me poursuit au fond des bois ;

« Puis, nous écouterons le vent des nuits.—Les gnômes
« Danseront à nos yeux dans un rayon changeant ;
« Nous verrons s'éveiller les antiques fantômes
« Qui dorment dans le tronc ou sous les vastes dômes
« Du saule au feuillage d'argent !

« J'ai compris ton cœur : je devine
« Que ton cœur est fait pour aimer !
« Moi, je suis la Muse divine...
« Suis-moi sur la verte colline :
« Nos doux propos vont l'embaumer !

« Suis-moi près de la source aux ondes transparentes
« Dont ma voix fait frémir les vagues murmurantes ;
« Suis-moi sur ces rochers où je chante le soir !

« Tu seras mon amant, et moi ta bien-aimée ;
« Et, la nuit, sous ce chêne à la sombre ramée,
« Ma main tenant ta main, nous viendrons nous asseoir !

« Aimons-nous : — près de moi viens pleurer ou sourire,
« Épancher tes soucis ou bercer ton bonheur,
« Et je te donnerai tout ce que j'ai : — ma lyre,
« Un baiser, et mon cœur ! — »

. . . .

La Muse disparaît, et la forêt discrète
Sur l'enfant aux yeux bleus s'incline doucement...
En une nuit, la Muse en a fait son amant ;
La Muse en a fait un poète !





LA VIERGE DES BOIS

Existez - vous réellement, ou
n'êtes-vous que des spectres?
SHAKSPEARE.

Un soir, près du ruisseau qui serpentait au bois,
Un jeune homme dormait. Soudain il crut entendre
Comme une voix de femme au son timide et tendre,
Faible et vibrant tout à la fois ;
Il crut voir une vierge à chevelure blonde
Qui, nue, abandonnait aux caresses de l'onde
Son corps rose, ainsi que la nymphe d'autrefois.

Elle plongeait, la belle; et, relevant la tête,
Murmurait à voix basse un vieux chant d'amourette;
L'eau ruisselait de ses cheveux;
Elle plongeait encore, et des vagues courantes
Regardait écumer les crêtes blanchissantes
Autour de ses membres nerveux.

« Salut, Enfant des bois! l'onde qui te reflète
« Chante aux roseaux du bord le refrain des amours!
« Que ta lèvre de pourpre, entr'ouverte toujours,
« A sourire soit toujours prête!
« Que joyeux soient tes chants, que ton cœur soit heureux,
« Toi qui fais palpiter le cœur de l'amoureux,
« Et chanter le cœur du poète! »

Tandis que Lui parlait, la Belle, pâlissant,
Eut un frisson, se tut, puis écouta, dressant
Son beau corps frileux hors de l'onde,
Roula de tous côtés son œil noir et craintif,
Puis, fendant les flots bleus, — rose et vivant esquif, —
Rentra dans la forêt profonde.

L'enfant se réveilla seul auprès du ruisseau;
(Le brouillard était sur la plaine;

La nuit tombait des monts :) Debout, les pieds dans l'eau,
Il cria, déchirant l'atmosphère d'èbène :

« Jeune vierge à l'œil noir,
« A la gorge d'opale,
« Es-tu fille du soir
« Ou nymphe fluviale ?
« Es-tu le beau corps vaporeux
« Qu'aperçoivent les amoureux
« Endormis sur l'herbe fleurie ?
« Es-tu plutôt l'Esprit des bois
« Qui, dans ma douce rêverie,
« M'apparut déjà tant de fois ? »

. . . .

.... Il appela longtemps, mais sa voix indiscrète
Dans les broussailles se perdit :
La forêt demeura muette ;
Et seul, l'écho lui répondit.







DESTINÉE

———

.... Éclose
A l'ombre d'une croix; l'églantine est plus rose
Et le gazon plus vert.
TH. GAUTIER.

N'avez-vous jamais vu, le soir, au cimetière,
Des formes lentement s'élever de la terre
Et monter au ciel étoilé ;
Ou jamais entendu dans les sombres feuillages
Une voix... comme si, caché sous des branchages,
Quelqu'un dans l'ombre avait parlé ?

Oh ! n'avez-vous jamais, quand la lune timide
Verse des flots d'argent sur un sépulcre, humide
De fraîche rosée et de pleurs,
Distingué, dans le creux d'une fosse, en automne,
Un murmure pareil au soupir monotone
Du vent dans la bruyère en fleurs ?

Une nuit, j'écoutais ces voix mystérieuses
Qui vibrent dans le ciel profond, et des yeuses
Font trembler le feuillage vert :
La bise qui soufflait sur la tombe jaunie
Prolongeait par moments son râle d'agonie ;
Et le hibou chantait sur un marbre entr'ouvert.

Tout à coup un Esprit passa devant ma face,
Comme un brouillard léger qui s'élève, et qui passe,
Entraîné par le vent du soir ;
Un fantôme ridé fendit la pierre froide,
Dans l'air qui palpitait se dressa, morne et roide,
Et près de moi se vint asseoir.

Je frémis, et restai muet de peur. — Mais l'Ombre,
Tandis qu'à l'horizon de grands éclairs sans nombre
S'entre-croisaient, silencieux,

L'Ombre, tournant vers moi son visage livide,
Parla : son œil roulait dans l'immensité vide
D'où la lune épanchait un jour mystérieux :

« Ma famille ! elle croit que c'est une prière
« Qui fait, tous les étés, fleurir au cimetière
« Ces rosiers que planta près de ma tombe, un soir,
« La main du désespoir :
« Mais ces rosiers en fleurs, ces pâles églantines
« A mes côtes d'ivoire enlacent leurs racines,
« Et dans ma pourriture ils puisent la vigueur :
« Leur teinte en est plus riche et leur odeur plus douce ;
« Pour se nourrir, ils ont les pleurs que boit la mousse,
« La moelle de mes os, et le sang de mon cœur ! »

Le spectre disparut ; la nuit devint plus sombre ;
La lune se drapa dans un nuage gris ;
Et seule, dans le ciel plein de terreur et d'ombre,
La tempête poussa des cris.

. . . .

Rien ne se perd dans la Nature ;
Et le corps humain qui pourrit,

Le corps devient la nourriture
Du végétal qui l'a nourri ;

Dans la fosse l'homme qui tombe
Devient l'engrais de l'univers...
Et c'est pour cela que la tombe
Se couronne de rameaux verts !





LES FANTOMES DU CAFÉ

> Tout près de l'ombre d'un rocher
> J'aperçus l'ombre d'un cocher,
> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> Nettoyait l'ombre d'un carrosse.
>
> Un ami de SCARRON.

Au clair de lune, l'autre soir,
J'étais assis sous les ramées.
De ma tasse de café noir
Montaient des vapeurs embaumées ;

Et les petits oiseaux joyeux
Accourus en nombreuse troupe,

Autour des fleurs de ma soucoupe
Voltigeaient, et jasaient entre eux.

Un frisson courant dans les branches
Faisait remuer la clarté
Sur le frais tapis de pervenches
Qui s'étalait à mon côté.

Tout à coup d'étranges pensées
Prirent ma cervelle d'assaut ;
De vagues lueurs nuancées
Parurent s'épandre d'en haut ;

Puis enfin je vis apparaître
Dans les vapeurs de mon moka,
— O prodige ! — une forme d'Être !....
Ma raison d'abord s'en moqua ;

Mais quoi ! c'était bien une femme,
Une négresse au sein doré !
Elle ondulait comme une flamme
Parmi le brouillard azuré.

Dans sa main une branche verte
Se balançait nonchalamment,

Et je fus stupéfait, — oui certe, —
Lorsque, majestueusement,

Elle secoua sur ma tasse
La touffe, et que je crus ouïr
Sa voix, comme un souffle qui passe...
Oh ! je faillis m'évanouir !

La Vision.

« Ingrats Européens ! quand l'émail de la Chine
« Se dore de café, chez vous, courbant l'échine,
« Vous fumez le tabac divin,
« Sans penser, — mauvais cœurs ! — à moi, la jeune fille,
« Qui récoltai le fruit dont l'essence scintille
« Dans la tasse, après le festin !

« Oh ! la pauvre négresse, elle est pourtant à plaindre !
« Oh ! plier sous le fouet ! Oh ! dès le matin, ceindre,
« Sous l'œil du ciel au bleu poitrail,
« Une courroie où pend un sac ; et, sans relâche,
« Se courber en sueur sous le poids de la tâche !...
« Mais Blancs, le nègre, vil bétail,

« Vous ne le plaignez pas ! —Cependant, pour vous plaire,
« Il souffre... Européens, donnez-lui son salaire :
« Une ombre de votre amitié ! —
« Dites de lui : « C'est un malheureux qu'on marchande ! »
« Il sera consolé, le nègre ! Il ne demande
« Qu'un peu de pain et de pitié ! »

Elle dit ; — de sa forme brune
D'abord s'efface le contour ;
Puis, sous les rayons de la lune
S'anéantissent tour à tour

Mon sucrier, mes tasses roses
Et ma bouteille de liqueur,
Et ma soucoupe aux fleurs écloses
Sous les doigts de l'enlumineur.

Oh ! la bulle de savon crève !
Dans un nuage de pétun
Tout s'évanouit comme un rêve...
Or, mes amis, c'en était un !

Depuis, — pour parler sans mensonge, —
Le souvenir m'en est resté ;

Et toutes les fois que j'y songe,
Loin de moi la réalité !

Toutes les fois que je déguste
L'essence du moka vieilli,
Je crois voir surgir l'ombre auguste
Des pauvresses qui l'ont cueilli.

Je me dis : « Quelle récompense
« Leur décerner, en vérité ? »
— Ne nous mettons pas en dépense,
Amis, buvons à leur santé !







TENTATION

Dors serein sur ton dur grabat, ô moine austère !
Que dans tes rêves bleus se reflète le ciel !
Ton esprit, détaché des choses de la terre,
Voit scintiller au loin, dans la sainte atmosphère,
Le rayon providentiel !

Dors, le front couronné de ces splendeurs, qu'un ange
Répand autour des saints qui sommeillent, le soir !...
Mais quelle est, — réponds-moi, — cette lueur étrange,

Et ce parfum, pareil à celui du mélange
Qui s'embrase dans l'encensoir ?

Est-ce une vision ? — Vois ces formes magiques
Qui, flottant près de toi, viennent te caresser !
Moine, repousse au loin ces Êtres impudiques :
Entre leurs bras de rose ils voudraient t'enlacer !

— Esprits succubes, nés dans la nuit vaporeuse,
Fils charmants de l'Impureté,
Épargnez une âme pieuse...
Mais non ! le sort en est jeté !
Esprits, vous régnez sur le monde ;
Vous faites surgir l'Être immonde
Au sein de l'homme humilié ;
Nul ne pourra fuir vos atteintes :
A votre voix, sous vos étreintes,
Le plus indomptable a plié !...

La lumière a dissipé l'ombre,
Et nous ne croyons plus aux spectres inouïs ;
Souriants, nous comptons le nombre
Des fantômes évanouis.

Ah ! vous l'avez compris, docteurs du moyen âge :

C'eût été trop humiliant
Que l'homme fût parfois en deuil de son courage...
Aussi c'est un Esprit, c'est un Être vivant,
— D'après vous, — qui l'emplit de passions farouches :
Il verse sur nos corps des flots de volupté ;
Ses lèvres de corail se collent à nos bouches ;
Et ... c'est être démon que d'avoir résisté !







NOUVELLE DAME BLANCHE

Prenez bien garde ; car la plaine
Des vapeurs de la nuit est pleine.
Craignez, passant, sous les roseaux
Que l'ondine ne vous entraîne :
Son palais d'outremer est bâti sur l'arène
Qui tapisse le fond des eaux !

. . . .

— « Quand l'ange du soir glisse, échappé de son aire,
« Comme un sinistre oiseau qui s'abat lentement,

« Seule, que fais-tu là, sous le brun firmament,
« Dans la vapeur crépusculaire ?

« Prends garde ; il fait bien sombre, et le fleuve est profond.
« Prends garde d'y tomber, et retourne au village :
« La bruine des soirs va mouiller ton corsage ;
« Les sorcières dansent en rond ;

« Et c'est l'heure où le mort s'éveille dans la tombe.
« L'éclair silencieux à l'horizon reluit.
« Jeune fille, retourne au hameau : la nuit tombe ;
« Il pleuvra bien fort cette nuit ! »

Ainsi le voyageur parlait à la bergère
Qu'il croyait voir errer, le soir, dans les buissons.
Elle chantait ; son pied ne touchait pas la terre ;
La chèvre eût envié sa démarche légère,
Et le rossignol ses chansons.

La belle tout à coup s'évanouit, pareille
Au feu follet tremblant qui meurt sur un roseau.
L'étranger veut revoir la vision vermeille...
Il s'élance, il perd pied, et disparaît sous l'eau.

Prenez bien garde ; car la plaine
Des vapeurs de la nuit est pleine.
Craignez, passant, sous les roseaux
Que l'ondine ne vous entraîne :
Son palais d'outremer est bâti sur l'arène
Qui tapisse le fond des eaux.







REVENANTS

Sur le clocher se découpait en noir
L'ombre des vieux sapins du cimetière.
Un bon curé, non loin du presbytère,
Après souper se promenait un soir.
Il cheminait, disant son bréviaire.
L'été durant, fait-il pas bon s'asseoir,
L'estomac plein, à la brume tombante,
Sur un vieux tronc, près d'un lac d'eau dormante ?
Ainsi fit-il : adonc, auprès des eaux,
Il dégoisait oraisons nasillardes ;
Et sa voix s'unissait dans les roseaux

Au dur concert des grenouilles criardes.

Or, ce soir-là, l'air était orageux,
Tiède et pesant. — Le curé solitaire
Se vit distrait du soin religieux
Par un soupir qui sortait de la terre.
Bravoure et lui ne se connaissaient pas :
Croyant toucher à l'heure du trépas,
Le bon abbé fit un bond en arrière :
Un jet de feu s'élançait de la pierre
Près de laquelle il était en prière.
« Jésus Maria ! (dit-il), un revenant !
« Mon saint patron, quelle flamme écarlate ! »

Comme un damné le feu se démenant
Siffle, et soudain avec fracas éclate
Sous le menton du curé pâlissant,
Qui croit sentir se figer tout son sang.

— « Pour effrayer un dévot et saint moine,
« Qui donc es-tu, démon malicieux ?
« Es-tu celui qui tenta saint Antoine ?... »
Le pauvre abbé ne peut expliquer mieux
Le phénomène. — Il rentre au presbytère,

Rend grâce à Dieu d'avoir pu s'esquiver,
Puis réfléchit à ce profond mystère :
« Par saint Crépin ! (dit-il), je veux trouver ! »
Il cherche dans un bouquin vieux et sale
Quel est ce feu qui l'effraya si fort,
Et trouve enfin, — juste Dieu ! — qu'il s'exhale
Des ossements et des têtes de mort !

Aussi, depuis ce jour, chaque fois qu'il enterre,
Après avoir prié Dieu pour le malheureux,
Au malheureux lui-même il dit une prière :
« Ami, reste couché paisible dans ta bière !
« Ne sors pas du tombeau, fantôme phosphoreux,
« Pour venir effrayer la terre ! »







RÊVE

—

Je côtoyais un bois bordé par une haie,
Et la voix du Matin chantait dans la futaie.
Sous les grands arbres verts, sous le bleu firmament,
La branche d'églantier se berçait doucement.
Je marchais... quand soudain parut un spectre pâle :
Il nageait au milieu d'une splendeur d'opale,
En secouant les plis de son long vêtement.

— « Spectre, qui donc es-tu ? »
— « Dans le tronc creux des chênes
« Je vis, et de l'écorce où je suis enfermé,

« Sur les terres, les mers, les montagnes, les plaines,
« Je roule à tout moment mon regard enflammé.
« Quand vient la nuit, je sors pour chanter sur les cimes
« Des grands sapins, ce que j'ai vu pendant le jour :
« Aux échos des forêts je conte tour à tour
« Les bonnes actions des hommes, et leurs crimes.
« Voici l'aube : — Il est temps que je rentre. »

Pour moi,

Je restai stupéfait et palpitant d'émoi.
Je le vis entr'ouvrir l'écorce d'un vieux chêne :
Il rentra. — Par degrés la lumière pâlit :
Tout était devenu plus sombre que l'ébène,
Lorsque je m'aperçus que j'étais dans mon lit.

Cette apparition, quoi ! c'était donc un songe !
Ce qui m'avait semblé si réel, un mensonge !
Je me pris à penser sur mon rêve détruit,
Et je ne dormis plus le reste de la nuit.

— Existe-t-il, Seigneur, un témoin qui regarde,
Caché dans le tronc creux d'un vieil arbre des bois ?
Quand la lune répand sa lumière blafarde,
Planant sur les rochers, élève-t-il la voix ?
Dit-il ce qui se fait d'horrible sur la terre ?

Dit-il ce qui se fait de bien ? — C'est un mystère :
Nul ne sait s'il existe, et si le bruit du vent
Qui fait plier la branche et fait frissonner l'onde,
N'est pas sa voix d'airain, fantastique et profonde,
Qui traverse le ciel du couchant au levant.







SOMNIA PYTHAGOREA

A Rome sommeillait le souffle poétique,
Quand Lucrèce parut : Aigle mélancolique
Déchirant de sa voix le ciel brumeux et noir,
Il éleva bien haut son cri de désespoir ;
Et tandis que Catulle, aimable et fin poète,
Tirait de son luth d'or une note discrète,
Lui, sondant d'un coup d'œil le destin des humains,
Méprisa leur faiblesse et mourut de ses mains.

Minos, n'osant damner sa grande âme morose,
Permit en sa faveur une métempsychose,

Ajourna son arrêt, pour qu'il pût expier,
Redescendre sur terre et s'y purifier.

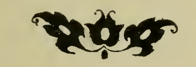
L'âme du grand Lucrèce et le corps de Virgile
S'unirent pour former un tout harmonieux,
Et la Muse sublime, à Jupiter docile,
Éleva désormais la tête vers les cieux.

Le poète divin étendit les deux ailes,
Et, pour glorifier Celui qui fut clément,
Montant plus haut encor que les cris infidèles
De l'athée, — il chanta, planant au firmament,

La juste Providence, et Cybèle, la mère
Des humains ; il chanta la majesté des dieux ;
Puis l'émule charmant d'Hésiode et d'Homère,
Ayant tout expié, s'éteignit radieux.

— O Virgile, dis-nous, toi couronné de roses,
Si dans tes premiers chants tu ne t'écriais pas :
« Heureux qui put sonder la nature des choses,
« Et, foulant toute crainte, affronter le trépas ; »
Si souvent, dévoré d'une douleur sans causes,
Tu ne maudissais pas le destin d'ici-bas ?

C'est que Lucrèce en toi reprenait son empire ;
De ses émotions il inondait ton cœur !
C'est·qu'en toi renaissait, poète au doux sourire,
Le poète de la douleur !







VIEILLE GAULE

Légende d'Irma

I

Dolmen ! rocher gaulois, témoin du temps passé,
O dernier monument d'un culte renversé,
Combien les eaux du ciel, sur ton vieux front de pierre,
Ont effacé de sang et lavé de poussière !
La druidesse, jadis, au milieu de ces bois
Habitait dans le creux des arbres. — Chaque fois

Qu'un voyageur errant cheminait par la plaine,
Sortant de son réduit, retenant son haleine
Comme un lion au guet retient son hurlement,
La prêtresse avançait à pas sourds, lentement,
Saisissait, entraînait la victime attachée :
Alors, comme une fleur que la serpe a fauchée,
Le malheureux tombait sous le couteau sacré.
Sur le dolmen jadis plus d'un fut massacré ;
Mais le temps a passé sur le front de la pierre ;
Mais la pluie a lavé le sang et la poussière !

II

. . . .

Le ciel s'est assombri ; l'horizon s'est fermé,
Et la grande forêt pleure comme une veuve.
Ici mourut Irma : son beau corps parfumé
Roula, souple, dans l'eau du fleuve,
Car, druidesse, elle avait aimé !

C'était un beau soir de septembre :
La rose, avant que de mourir,
Exhalait des aromes d'ambre
Dans le bois qui la vit fleurir ;

Et déjà la feuille plus pâle
Frissonnait sur l'arbre chenu.
Plus d'émeraude ; mais l'opale
Sur le branchage presque nu

Étalait ses splendeurs. — L'haleine
Du vent par moments s'arrêtait,
Dormait sur la cime du chêne,
Et comme par bonds remontait.

Tandis que le bois roux pliait sous la caresse
Du zéphyr bleu, tendre et muet
Qui meurt en le baisant, — au cœur de la prêtresse
Quelque chose aussi remuait.

. . . .

Tout d'abord, c'est comme un frisson dans sa poitrine ;
C'est un frémissement, un murmure léger,
Pareil au vent du soir dans l'arbre qui s'incline,
A l'essor palpitant de l'oiseau passager.

Irma lève les yeux : elle voit dans l'espace
Vaste et mystérieux,
L'éclair, pâle coursier qui s'élance et qui passe,
Illuminant les cieux !

Là-haut, comme en son sein, déjà gronde un orage
Lointain ; et la couleur pâlit sur son visage,
Comme aussi la clarté pâlit au front du jour ;
Elle pressent déjà, morne, baissant la tête,
Dans le ciel la tempête,
Et dans son cœur l'amour !

Pauvre fille ! l'amour !... Et qui donc attend-elle ?
Elle n'a point d'amant !
Son époux est celui dont l'œil rouge étincelle
Au fond du firmament.
Teutatès de là-haut contemple sa prunelle
Silencieusement.

Non ! ce n'est pas l'amour qui torture ton âme
Et qui te fait pâmer !
Non ! ce n'est pas l'amour, Irma ! Ce qui t'enflamme,
C'est le besoin d'aimer !

Le vent se lève ; et comme une pierre de fronde,
Le nuage plombé passe et repasse encor.
Le ciel est sombre au loin : il voile aux yeux du monde

L'astre resplendissant à la figure d'or ;
Et l'on entend des voix dans la forêt profonde !

Sur le gui la corneille a chanté quatre fois ;
Des pas sur le sentier ont fait craquer la branche...
O vierge, l'étranger qui passe ici, tu dois
L'immoler à ton Dieu dont résonne la voix,
Teutatès à la barbe blanche !

Dans le ciel pâlissant
Rugissent les tempêtes :
C'est que Dieu veut des têtes !
C'est que Dieu veut du sang !

. . . .

Deux corps sur l'herbe se tordent
Dans un suprême combat :
Regardez : les bouches mordent...
Le passant vaincu s'abat.
Oh ! c'en est fait de sa vie !
Rien ne saurait apaiser,
Irma, ta sanglante envie !...
— Si ! — Bacchante inassouvie,
Tu luttes pour un baiser !

Tu tiens, avide prêtresse,
Le voyageur dans tes bras ;
Mais tu veux son bonheur, et non pas son trépas,
Et ce n'est qu'une caresse
Que tu cherches, n'est-ce pas ?
Oh ! c'est là : dans ta poitrine !
Tu sens l'amour te ronger !
Qu'importe la loi divine ?
Elle te dit d'égorger
Sans pitié tout étranger...
Qu'importe ! dans ta poitrine
Tu sens l'amour te ronger !...

L'éclair, brillant soudain à travers la ramée,
Frappe Irma qui s'affaisse, et roule, inanimée,
Dans le fleuve grossi tumultueusement ;
Irma de Teutatès était la bien-aimée ;
Le Dieu n'a pas voulu qu'elle prît un amant,
Ni qu'un baiser humain souillât son cou charmant ;
Mais il porte son deuil : sur la terre embrumée
On voit tomber du ciel des pleurs de diamant !





FEUX FOLLETS

(RÊVE D'UN MYSTIQUE DU MOYEN AGE)

A mon ami Jean Delmas.

« — Qui donc es-tu, flamme légère,
« Toi qui, voltigeant doucement,
« T'ensevelis dans la fougère,
« Puis remontes au firmament ?
« Tantôt, quand la brise t'agite,
« Tu fuis en tremblotant, si vite
« Qu'on dirait voir un papillon ;

« Et tantôt, flamme, tu t'arrêtes,
« Et tu viens planer sur nos têtes
« Comme l'oiseau sur un sillon.

« D'où sors-tu ? Nais-tu de l'écume
« De la rive où je viens m'asseoir ?
« Es-tu quelque Esprit de la brume,
« Quelque fantôme, enfant du soir ? »
« — Je souffre, plaintive victime,
« Et je viens expier mon crime
« Au lieu même où je l'ai commis :
« Je suis l'âme du purgatoire !
« A ceux qui gardent ma mémoire
« Dis de ma part : Priez, amis!

« Priez pour moi, gens de la terre !
« Pensez à moi : je souffre tant !
« Je brûle, errante et solitaire,
« D'un feu tenace et dévorant... »
Cependant, la brise s'élève,
Et, disparaissant comme un rêve,
La flamme fuit au gré du vent ;
Et le moine baise la pierre :
Il répand son âme en prière
Aux pieds du Dieu mort et vivant.

Puis, il lève les yeux : Prodige !
Il voit un ange éblouissant
Qui dans l'air lumineux voltige,
Et l'embrasse, reconnaissant :
« Ami ! mon âme est délivrée !
« Ami ! dans la plaine azurée
« Je puis m'envoler radieux ! »
Ayant prononcé ces mots, l'ange,
Vêtu d'une splendeur étrange,
Lui sourit, et remonte aux cieux.







LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

I

Le soleil est couché. — L'urne crépusculaire
Verse l'ombre douteuse à grands flots sur la terre.
La ville, se noyant dans le brouillard du soir,
Prend de flottants contours. — Seule, au firmament noir
La pâle lune veille, et pareille à la lampe
D'un autel, verse un jour mystérieux qui rampe,
Un jour vague aux reflets comme elle somnolents.
Puis, la nuit s'épaissit. — Les édifices blancs

Sont à peine baignés d'une lueur qui tremble ;
Et la cité se tait, paresseuse ; elle semble,
Se livrant tout entière au sommeil souhaité,
Attendre pour revivre un rayon de clarté.

Mais soudain, l'air s'enflamme ; il pleut de la lumière
Sur les palais de marbre et les maisons de pierre
Semés de points d'argent à des astres pareils :
C'est une explosion subite de soleils ;
C'est un fourmillement éclatant et vivace ;
C'est une splendeur blanche envahissant l'espace,
Plus limpide et plus claire en ses rayonnements
Que celle du cristal et des purs diamants.
Cette étrange clarté semble immatérielle,
Comme si le Divin étincelait en elle ;
Tandis qu'elle est à l'homme et ne vit que par lui :
Car l'homme l'a créée, et l'homme la conduit !

II

O Benjamin Franklin, honneur du Nouveau-Monde,
Qui, le premier, scrutas l'immensité profonde,
Et revins, triomphant, la foudre dans ta main ;
Salut ! — Nous acclamons, moderne Prométhée,

La gloire, lumineuse auréole, jetée
Sur ton front surhumain !

Et toi, Volta, qui sus faire naître sur terre
Cette puissance errant, terrible et solitaire,
A travers l'épaisseur du nuage noirci ;
Toi qui sus la lancer dans un fil métallique
Sous forme d'un courant invisible et magique,
Nous t'acclamons aussi !

Le fruit de ton labeur, nous l'avons en partage !
Tu léguas en mourant, ainsi qu'un héritage,
Aux hommes ébahis le fluide dompté,
Et d'autres, poursuivant ton entreprise énorme,
Dirigent à leur gré le monstre multiforme
De l'Électricité !

Ce n'était pas assez que, bravant l'Atlantique,
L'Europe en un instant lançât en Amérique
Des dépêches glissant le long d'un fil de fer ;
Ce n'était pas assez qu'en un quart de seconde,
Une force portât à l'autre bout du monde
Une pensée-éclair !

O Volta ! l'homme a dit au génie électrique :
« Sois clarté ! resplendis sur la place publique !

« Éclaire-nous, puisque le soleil n'est plus là !
« Puisque Dieu ne veut pas nous laisser sa lumière,
« Nous nous en passerons ! » — Dressant sa tête altière,
Oui, l'homme a dit cela !

Le feu du ciel, soumis aux volontés de l'homme,
Très-docile vassal, le considérant comme
Son tout-puissant vainqueur et maître suzerain,
A dérobé l'éclat, la forme et l'apparence
D'un astre, et s'est fixé, dans son obéissance,
Sur un pilier d'airain !

Les foyers de clarté, victorieux de l'ombre,
Se sont multipliés : ils ruissellent sans nombre,
Versant dans l'air un jour tout artificiel ;
Mais un jour radieux illuminant l'espace,
Comme si le soleil, qu'un lac d'azur enchâsse,
Rayonnait dans le ciel !



Rimes d'ébène



NOVEMBRE

La feuille morte au vent tourbillonne sans cesse,
Et couvre le sentier.
Ciel jaune ! — Le manoir est morne, et sa tristesse
M'envahit tout entier !

Novembre, déchaînant sa fureur acharnée,
Pulmonique automnal,
Vient pousser sous mon toit et dans ma cheminée
Comme un râle final.

Sous ma porte disjointe une voix inconnue
S'élève tristement,

Glapit, gronde, se tait, rugit, puis s'atténue :
C'est un gémissement !

Partout l'air saturé de bizarres aromes
Sous le toit familier
Se meut ; car la maison est pleine de fantômes
Et de voix sans gosier !

Épouvante ! on croit voir dans les corridors sombres
Des revenants frémir ;
Et ce sont les aïeux qu'on entend dans les ombres
Du sépulcre gémir !

Ciel jaune ! — Le manoir est morne ; et sa tristesse
M'envahit tout entier...
Et les feuilles tombant, tombant, tombant sans cesse,
Ont couvert le sentier !

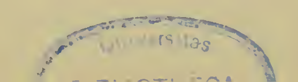




LA MORT DE MARS

Dans ces temps cruels et funèbres
Où du globe on fait un enfer;
Tandis qu'à travers les ténèbres
Brille encor le glaive de fer;

Tandis que la Guerre — une reine —
Une reine que l'on n'a point
Détrônée, — est debout, sereine,
Le casque au front, l'épée au poing;



Verrons-nous toujours, ô Génie,
L'Art étaler ses floraisons
Sur notre terre rajeunie?....
Au milieu des exhalaisons

Du sang humain et de la poudre,
Une fleur peut-elle s'ouvrir?
Au fracas brutal de la foudre,
Elle se ferme pour mourir!

Hélas! que dis-je? Elle se ferme....
Plût au ciel qu'il en fût ainsi!
Mais non! — L'Art verdoyant renferme
Trop de force et de sève; — aussi

Parmi les horreurs criminelles,
— Fumier très-gras, quoique malsain —
Il répand ses fleurs éternelles;
Mais il se corrompt : — un essaim

Butine aux corolles vermeilles
Où jadis il a butiné... .
— Prenez garde, pauvres abeilles!
Votre miel est empoisonné!

Le tertre où s'étalent, Génie,
Ces végétaux au suc puissant,
Est fait de chair et de sanie,
D'ossements pourris et de sang !

Ce tertre, c'est le Réalisme,
Détritus des siècles guerriers !
.....L'Idéal a brisé son prisme
Et sa couronne de lauriers.

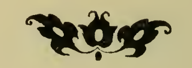
Les terres reçoivent sur elles
Un engrais toujours renaissant :
Le tribut des morts naturelles
N'est-il pas assez nourrissant ?

Oh ! quand viendra le jour de gloire
Où l'Esprit, calme et radieux,
Aura remporté la victoire
Sur le plus atroce des Dieux ;

Quand de l'Olympe, où trône encore
Sa Fureur, Mars précipité,
Broyé sous l'armure sonore,
Verra tomber sa royauté ;

Le monde pourra, d'âge en âge,
Plein de sève et baigné d'azur,
Bien qu'alors sevré de carnage,
S'épanouir comme un lys pur ;

Et l'Art, conforme à la Nature,
Fleurira, plus éblouissant,
Sur un sol dont la nourriture
Est autre chose que du sang !





CE QUE DISAIT LE FOL D'AMOUR

Que ton amer dédain fait mal, ma chère Vie!
Avale donc plutôt, hurlante, inassouvie,
        Mon cerveau, ma chair et mon sang!
Ma chair deviendra tienne, et mon sang qui s'écoule
Battra, lascif et fier, — tigresse qui roucoule, —
        Dans ton cœur féroce et puissant!

Que ma pensée alors se mélange à la tienne!
De ton festin barbare afin qu'il te souvienne,
Renaissant dans ton sein, parfois je rugirai:

Et parfois, quand le Bal te sacrera sa reine,
Je mettrai le frisson sur ta lèvre sereine,
Et, lugubre, j'y sourirai !

Tu restes insensible à ma sombre prière !
Tu dis : « Vous vous moquez ! » — O déesse de pierre,
Je te contemple avec effroi !
Je ne me moque pas ! non ! non ! tu peux me croire !
Plutôt mourir percé des dents de ta mâchoire
Que des flèches de ton œil froid !

Tu veux m'assassiner lentement, à ta guise.
Ta main sur ma poitrine et sur mon cœur aiguise
L'inévitable fer dont ils seront blessés.
O grâce ! ton regard glacial me dévore !
Ne me regarde plus !... tu regardes encore !....
Pitié donc ! pitié ! c'est assez !

O Femme !... Être marqué d'un infernal stigmate,
Tu n'es que le stupide et charmant automate
Dont le propre est de déchirer
Le cœur saignant de ceux que hante avec mystère
L'amour du Féminin ; — et l'Homme, sur la terre,
N'est qu'une machine à pleurer !



LE SUICIDE DE L'AMOUR

(ÉLÉGIE D'UN DÉBAUCHÉ)

Oh! je me lamente et je pleure!
Vainement, j'évoque à toute heure
Le fantôme de mes amours!
Une voix qui nuit et jour veille
Glapit sans cesse à mon oreille:
« Ils sont engloutis pour toujours! »

Le Cantique de l'espérance
S'est envolé; l'âcre Souffrance
M'assiége, et mon cœur est fermé.

Pour le marasme j'ai dû naître !
Je ne puis plus me reconnaître:
Malheur ! malheur ! j'ai trop aimé !

Après la volupté qui grise
Survient l'épouvantable crise,
Et la nuit brune après le jour.
Le sourire creuse une ride...
Mon spleen est né d'un suicide,
Et l'amour a tué l'amour !

Où retrouver mon cœur ? — Mystère !
Cherchez dans le val solitaire
Les feuilles mortes que le vent
Roule en ses tourbillons sans nombre !
Allez chercher dans la nuit sombre
Les splendeurs du soleil levant !

Accoudons-nous à la fenêtre:
Le printemps radieux va naître;
Les oiseaux d'hiver sont partis ;
Les neiges d'antan sont fondues...
Et mes illusions ? — Perdues !
Et mes amours ? — Anéantis !

Le Cantique de l'espérance
S'est envolé ; l'âcre Souffrance
M'assiége, et mon cœur est fermé.
Pour le marasme j'ai dû naître !
Je ne puis plus me reconnaître :
Malheur ! malheur ! j'ai trop aimé







DOULEUR MUETTE

A Monsieur Tony Vidy.

C'est un enterrement. — L'œil fixé sur la bière,
S'avance un grand vieillard silencieux, tout seul.
Son vêtement est noir comme un drap mortuaire,
Et son front est si blanc qu'on dirait un linceul.

Mais il ne pleure pas : sur sa lèvre froncée
Un très-léger sourire amer s'épanouit.
En le voyant marcher serein, tête dressée,
Le peuple ricaneur jase et se réjouit :

« Oh! voyez-le : comme il aimait peu son épouse!
« Il sourit, voyez donc ! nous pouvons rire aussi ! »
Promenant son regard sur les passants en blouse,
Le malheureux leur dit : — « Vous me raillez ? merci !

« Soyez donc sans respect pour ma douleur muette
« Et pour mon implacable impassibilité !
« Insultez aux malheurs s'abattant sur ma tête,
« A mon chagrin trônant dans sa sérénité !

« Allez ! le Désespoir qui frappe sur l'enclume
« De mon cœur, n'est pas tel que vous le supposez !
« Ma peine... en avez-vous savouré l'amertume ?
« Riez donc ! profanez son sanctuaire ! osez !

« Je ne pleurerai pas : car, à quoi bon des larmes ?
« Remplirai-je le puits de l'abîme géant ?
« A quoi bon les sanglots, ces stériles vacarmes ?
« Faire vibrer le Vide ? Émouvoir le Néant ?

« Chimère ! — Vous que berce encore une Espérance,
« Si vos gémissements peuvent être entendus,
« Criez, lamentez-vous ! Baignez votre souffrance...
« Mais, en face d'un mort, tous les pleurs sont perdus ! »



ÉPITAPHE D'UN POÈTE

Il était, — ce trésor d'espérances bercées, —
Esprit assez puissant pour nourrir deux pensées,
Et cœur assez profond pour couver deux amours !
Chéri de l'univers, il chérissait deux choses :
Celle dont le carmin teint les lèvres décloses,
La femme ; — et toi, public, qui l'écoutais toujours !

S'il chantait, tu voyais sur sa face anxieuse
Passer comme un frisson d'une fièvre amoureuse :
Ainsi qu'une maîtresse il savait t'adorer,
Toi qui l'applaudissais !... — Hélas ! c'était son âme
Qui s'exhalait pour toi de sa lèvre de flamme
Et son sang qu'il versait pour te désaltérer !





PROBLÈME

Que devient l'homme mort? — Mystère!
Il descend au tombeau béant.
Il livre son corps à la terre.
Livre-t-il son âme au néant?

Oh! quand le cadavre blanc tombe
Dans le vaste sépulcre froid;
Lorsque les cyprès sur la tombe
Semblent tordre leurs bras d'effroi;
Quand la bise du ciel d'automne,
Au bruit de la foudre qui tonne,

Gémit à travers les roseaux ;
Et quand l'éclair morne qui passe
Au sein des cieux laisse sa trace,
Comme la barque au sein des eaux :

Que fait-il, le mort, dans sa fosse ?
— Entend-il rugir l'aquilon ?
Entend-il les cris du molosse
Qui veille au seuil de sa maison ?
— Un engourdissement de pierre
S'est-il assis sur sa paupière,
Et cela pour l'éternité ?...
Les uns disent : « le mort sommeille. »
Les autres affirment qu'il veille ;
Mais nul ne sait la vérité !

O Mort ! quand pourrons-nous, insondable mystère,
Déchirer ton voile, et plonger
Nos regards au sein de la terre ?...
En face d'un tombeau que devons-nous ? — Nous taire,
Courber notre tête, et songer !





LE NÉANT

(RÉFLEXIONS D'UN DISCIPLE DE BERKLEY)

Grand Berkley ! ta doctrine a ravagé la terre :
La Matière a sombré dans l'abîme béant ;
Comme un aigle affamé sur l'agneau solitaire,
Sur l'Être corporel s'est rué le Néant !

O Néant ! ô Néant ! l'archange de la vie
Expire, étouffé dans tes bras !
Tu planes, ô Néant, sur le monde qui plie
Sous ton souffle puissant qui ne pardonne pas.

O plaines où l'insecte rôde;
Grands lacs aux reflets de saphir;
Forêts aux feuilles d'émeraude;
Prés que de fleurs le printemps brode,
Et que caresse le zéphyr!

Glaciers, glaciers des Alpes blanches,
Faits de cristal et teints d'azur;
Monts qui roulez des avalanches;
Et vous, tristes pins, dont les branches
Se dessinent sur un ciel pur!

Oh! n'êtes-vous donc que chimère,
Vous qu'on nomme Réalités?
Splendeurs du ciel et de la terre,
Qui me dit que vous existez?

Qui me dit que chaque merveille
N'est pas un fantôme trompeur:
Le chant qui ravit mon oreille,
La beauté qui touche mon cœur?...

Grand Berkley! ta doctrine a ravagé la terre:
La Matière a sombré dans l'abîme béant;
Comme un aigle affamé sur l'agneau solitaire,
Sur l'Être corporel s'est rué le Néant!



LE POÈTE

Quand le ciel, s'affaissant sous le poids de l'orage,
Traîne au-dessus de nous ses grands lambeaux noircis;
Lorsque l'éclair, serpent né du sein d'un nuage,
Déroule ses replis dans les airs obscurcis :

L'homme a les reins brisés; sur son âme muette
Pèse lugubrement le spectre de l'horreur,
Qui semble palpiter, et, comme une chouette,
Battre de l'aile avec fureur.

Courbez-vous sous le ciel qui tonne !
Prosternez-vous devant l'éclair !
Penchez votre corps qui frissonne,
Comme le saule, au vent d'automne,
Incline son panache vert !

Mais le poète, lui, se plaît dans la tempête ;
Il voit, sans frissonner, l'horizon se ternir,
Et, plein de joie, il sent s'amasser sur sa tête
Les nuages du ciel et ceux de l'avenir :

Il aime le bruit de l'orage,
La lueur blanche de l'éclair,
Les cris de douleur et de rage,
Les longs hurlements du carnage,
Les boulets qui sifflent dans l'air !

Il trouve à l'ouragan une morne harmonie ;
La bataille est pour lui le concert délirant
D'un peuple triomphant, d'un peuple à l'agonie ;
Au feu des grands combats s'enflamme son génie.

La tempête et la guerre ont un bruit enivrant !





LEQUEL VAUT MIEUX, SEIGNEUR?

Au R. P. Le Génissel.

Vrais libertins du ciel, dévots Sardanapales,
Vous, vieux moines chenus, et vous, novices pâles,
Foyers couverts de cendre, encensoirs ignorés,
Quel don Juan a jamais, sous ses lambris dorés,
Senti des voluptés comparables aux vôtres?

TH. GAUTIER, *Thébaïde.*

Des célestes Beautés amants mystérieux,
O moines, pleins d'ardeur, l'extase dans les yeux,
Vous buvez à longs traits, heureux sous le cilice,
La science en un livre, et Dieu dans un calice!

Quant à nous, nous errons, sombres et soucieux,
Des saintes cruautés ignorant le délice ;
Nous errons à travers le crime et la malice ;
Notre cœur dégoûté reste silencieux.

Le vôtre chante et rit ; et vos joyeux cantiques
De leur son palpitant font trembler vos portiques;
Le ciel paraît s'ouvrir à vos yeux éblouis,

Noirs séraphins ! De Dieu vous chantez la louange....
— Nous, les membres flétris et vautrés dans la fange,
Nous pleurons nos plaisirs si vite évanouis.





ÉTOILES FILANTES

Il faisait nuit ; c'était en été. — Sur la dune
Assis, je contemplais le calme firmament.
Parfois, comme un atome émané de la lune,
Une étoile filait silencieusement.

Je pensais : « au milieu de l'immensité brune
« Toi qui, naissant soudain, ne brilles qu'un moment,
« Tu tombes comme nous, jouet de la fortune,
« Étoile au long filet d'or et de diamant ! »

Bientôt l'horreur me prit : l'écho, dans les ténèbres,
Retentit, et le ciel s'emplit de voix funèbres ;
L'astre, en tombant, rendit un lamentable accord ;

Un éclair tout à coup traversa ma pensée :
« Cette étoile est des cieux une âme repoussée,
« Qui s'engloutit au puits de l'éternelle mort ! »





LE VIEUX MUR

O vieux mur ruiné, pourquoi sur tes décombres
Voit-on croître ciguë, ellébore, aconit?
Quel suc, pour les nourrir, dans tes entrailles sombres
Croupit, sécrété par les glandes du granit?

Pourquoi, géranium sauvage, herbe puante,
Dans le creux des moellons plongeant tes filaments,
Fais-tu surgir le long du mur ta fleur sanglante
Comme le cœur rongé de malheureux amants?...

C'est que, sur les objets usés, hommes ou choses,
Le poison de l'horreur croît, s'étale et mûrit :
Mur écroulé jamais ne se couvre de roses...
Seul, sur un cœur brisé, le Désespoir fleurit.





PERSÉCUTIONS

I

PERSÉCUTION PAÏENNE

Sublimes confesseurs, non, jamais le supplice,
Ni les pinces de feu, ni les carcans de fer,
Ni tous les instruments qu'inventa la Malice
Pour briser votre foi par des tourments d'enfer,
Ne vous virent plier sous le faix des souffrances :
Prêtres saints, vous portiez trop haut vos espérances !
Tandis que le païen tenaillait votre chair,

Vous éleviez vos cœurs vers Celui qui délivre,
Et, sentant dans vos flancs meurtris vos âmes vivre,
Vous buviez jusqu'au fond votre calice amer !
Christ vous avait appris à souffrir la torture :
Le front haut, l'œil ouvert, sans cris et sans murmure,
Chantant l'hymne sacré, bénissant vos bourreaux,
De votre foi, martyrs, vous plantiez les drapeaux !

Les siècles ont passé sur votre œuvre immortelle :
Le monde, illuminé par l'aurore nouvelle
Dont l'éclat empourprait le ciel à l'orient,
Enivré par la grâce et la douceur suprême
De Celui qui disait : « Amis, je veux qu'on s'aime »,
A prosterné son front croyant.

Les cantiques alors retentissaient sur terre !
Comme un encens qui monte au séjour radieux,
De toutes les cités s'élevait la prière
A Jésus mort sur le Calvaire,
A Jésus vivant dans les cieux !

II

INQUISITEURS

Oh ! qu'est-il devenu, ce temps d'ardeur première
Où l'occident semblait inondé de lumière,

Où chacun s'élançait sur les pas du Sauveur;
Où l'ennemi disait à l'ennemi : « Mon frère,
« Réconcilions-nous ; car ton Père est mon Père,
« Ton Maître est mon Seigneur ? »

Jésus a dit : « Chrétien, ne fais jamais à d'autres
« Que ce que tu voudrais qu'à toi-même l'on fît. »
Inquisiteurs, bourreaux, sataniques apôtres,
Répondez : l'a-t-il dit ?

Il l'a dit ! Il l'a dit ! — Votre perte est certaine,
Félons, si vous croyez en lui, Jésus ! — Mais non !
Non, vous n'y croyez pas, bien qu'en vos cris de haine
Vous prononciez son nom,
Ce doux nom de Jésus que souille votre haleine !

III

CHRÉTIENS & PSEUDO-CHRÉTIENS

Que diraient-ils de vous, ces martyrs généreux
Qui, candides héros, sentant planer sur eux
Les chérubins à l'aile rose,
Mouraient en entonnant le cantique divin ?

Ils s'écrîraient : « Seigneur ! Seigneur ! c'est donc en
« Que nous expirons pour ta cause ! [vain

« Ta doctrine, Seigneur, doit donc s'évanouir !
« Notre suprême chant, notre dernier soupir
« Se perdre dans les airs, inutile semence ;
« Puisque tout ce qu'ont fait nos bourreaux, les païens,
« Tout est renouvelé par ceux qu'on dit chrétiens,
« En ton nom, Dieu de la clémence !

« En ton nom des bûchers, Seigneur, s'allumeraient !
« En ton honneur, Jésus, des prêtres brûleraient
« Et tortureraient un pauvre homme,
« Afin de le forcer à croire en toi !... — Grand Dieu !
« Cette œuvre de carnage, et de fer, et de feu,
« C'est l'œuvre du pape et de Rome !...

« Gens sans cœur et sans lois, gens sans âme et sans frein,
« Allumeurs de fagots, quelle rage est la vôtre !
«.... Oh ! sur le patient se pencher, l'œil serein,
« Les tenailles dans une main,
« Le crucifix dans l'autre ! »





FÉODALITÉ

Des captifs, que ces tours couvrent de leurs murailles,
Gémissent, oubliés au fond de ses entrailles.

Casimir Delavigne.

I

CRIME

Déjà la nuit planait dans le ciel. — Sur la terre,
Au sommet du vieux mont, colosse solitaire,
Brillait le féodal manoir.
Au bruit intérieur des chants et de la danse,
Des cris désespérés se mêlaient en cadence,
Qui s'exhalaient du cachot noir.

Car, sous la forteresse aux murailles géantes,
Hurlaient des prisonniers dans des fosses béantes
Condamnés à mourir de faim ;
Tandis que les seigneurs, hagards, suant l'orgie,
Puisaient de joyeux chants dans la coupe rougie
De vin vieux et de sang humain.

La voix sortant des oubliettes,
Tombeaux de cadavres vivants,
La voix sortant des oubliettes
Tourbillonnait avec les vents :

« Tu tomberas, ô vil repaire
« De barons, de comtes bandits !
« Tu tomberas, et sur la terre
« S'écrouleront tes murs maudits !
« Tes vieux donjons, tes tours massives,
« — Comme on voit des branches chétives
« Se briser au souffle des vents, —
« S'affaisseront dans la poussière,
« Aux cris plaintifs, à la prière
« Des victimes et des mourants ! »

Comme pour confirmer cette voix prophétique,
L'éclair brillait à l'orient ;

Tandis que des chansons dans la salle gothique
Résonnaient en hymne bruyant !

II

CHATIMENT

Où sont-ils aujourd'hui, tes vieux murs ? — Tes ruines,
O castel si grand autrefois,
Jonchent le sol flétri, pareilles aux racines
D'un chêne arraché dans nos bois !

Où sont-elles, manoir, tes monstrueuses pierres
Qui paraissaient de loin des géants de granit ?
— Le temps a dévoré leurs débris centenaires ;
Les oiseaux ont cherché, pour y bâtir leur nid,
Les trous rongés des meurtrières !

Les créneaux n'ornent plus le haut de tes donjons !
Tes restes sont semés de bruyère et de joncs !
Le vent siffle et gémit à travers tes décombres :
Car le Temps a passé sur tes murailles sombres ;
Le Temps, exécuteur des vengeances de Dieu,
A fait crier sur toi son formidable essieu !





BAINS DE SANG

A mon ami Maurice Barrès.

I

« Oh! dégradation de l'empire romain!
« (Déclame le pédant, son Pétrone à la main.)
« On vit des empereurs, esclaves de leur vice,
« L'épée au poing, tout nus, descendre dans la lice,
« Et s'offrir en spectacle au peuple avide et plat,
« Sans que, pour les flétrir, une voix s'élevât!

« On vit des empereurs tombés en pourriture,
« Baigner leur corps maigri dans un ruisseau de lait,
« Dans un cuveau de sang retremper leur luxure...
« Tous le sachant, — grand Dieu ! — personne ne parlait ! »

Ainsi hurle, gonflé d'orgueil et d'assurance,
Le pédant ébahi de sa propre éloquence.
— Pauvre sot! n'est-il pas des hommes aujourd'hui
Nés d'Héliogabale, et plus souillés que lui,
Qui ne s'élancent pas — il est vrai — dans l'arène,
Mais qui, la face calme, impassible et sereine,
Sans que l'âpre Remords vienne au cœur les ronger,
Contemplent les humains sous leurs yeux s'égorger,
Et, faisant de l'Europe une nouvelle lice,
Nous traînent au combat, ou plutôt au supplice?
On les appelle encor héros et conquérants...
Et pas un d'entre vous qui ne dise: « Ils sont grands! »

Vous entendez, pédants! Parmi vous, nul ne bouge!

N'insultez plus celui qui trouvait, impuissant,
Un reste de vigueur dans sa baignoire rouge:
En ce siècle, plus d'un, jusqu'à lui s'abaissant,
Comme Héliogabale, a pris des bains de sang!

II

Maudits soyez-vous dans l'histoire,
Maudits par la postérité,
Vous qui cherchiez, les uns la gloire,
Et les autres la volupté,
Dans le sang de votre baignoire,
Qu'importe !... ou dans le sang de l'Univers dompté !

Maudits soyez-vous ! — Que le monde,
Conquérants et voluptueux,
D'un flot d'anathèmes inonde
Tous vos attentats monstrueux :
Toi, Néron, ton plaisir immonde,
Et toi, Napoléon, tes exploits odieux !







AU COLLÉGE

I

C'est l'heure du sommeil des enfants. — Il fait noir;
Un pion vient de souffler la lampe du dortoir,
Et dans l'obscurité les objets se déforment.
Parmi les collégiens souriants qui s'endorment,
Il en est un qui pleure et qui gémit tout bas,
Étendu dans un lit étroit, glacé, là-bas.
Il pleure doucement, pour n'éveiller personne :
On rirait tant de lui !... Son petit corps frissonne.
Il dit : — « Oh ! qu'ai-je fait pour quitter la maison,
« Et pourquoi, malheureux, m'a-t-on mis en prison ?

« Si ma mère était là, je dormirais près d'elle
« Dans un lit bien bordé. — Ma bonne sœur Adèle,
« Ouvrant soudainement mes grands rideaux de lin,
« Viendrait me taquiner avec son air malin ;
« Mais maman n'est plus là ; papa veut qu'on travaille ;
« Il prétend que, chez soi, l'on reste un « *rien qui vaille* » ;
« Que, pour devenir homme, il faut, en pension,
« Goûter le fruit amer de la dérision.
« Et j'ai bien étudié ; — mais pas assez, sans doute,
« Puisque notre censeur, qu'un pion même redoute,
« A dit que je serais privé de voir papa...
« Et c'est une injustice... et moi, je ne veux pas ! »

Puis l'enfant se remet à sangloter. — Il pleure
Lamentablement, comme il faisait tout à l'heure :
Dans son âme bondit le morne Désespoir.
Il a pensé d'abord à quitter le dortoir,
A retourner chez lui, nu, frissonnant... qu'importe !
Mais le maître sinistre a verrouillé la porte.
Le petit fouille alors ses habits : un gros sou
Heurte sa main. — Saisi d'un long délire fou,
Il le met dans sa bouche, et se crispe, et le mâche :
« Le censeur ! m'empêcher de voir papa ! le lâche ! »
Dit-il ; puis il avale, — et sans peur, et sans cris, —

Le gros sou corrodé tout bleu de vert-de-gris.
Enfant, si l'on savait! — Est-ce donc à ton âge
Que l'on peut tout quitter sans changer de visage?...
L'ombre s'est épaissie, et minuit a sonné:
Le petit collégien est mort empoisonné.

II

Demain, lorsque ta voix, ô cloche des élèves,
S'élançant, va briser les plus splendides rêves,
J'en sais un — des plus purs — que tu respecteras!
C'est celui d'un enfant pâle comme ses draps,
Qui dort, calme; mais dont la bouche semble dire:
« Vous qui riez de tout, — ma foi! vous pouvez rire! »







CHUTE

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Victor Hugo.

Toi qui marches hagarde et blême,
Sans ton époux, n'ayant plus même
Ton fils : — il serait un soutien,
S'il ne dormait au cimetière,
Près d'une croix, sous une pierre, —
Je plains un sort comme le tien !

Ange de la désespérance,
Tes traits, flétris par la souffrance,

Sont fins et gracieux encor ;
Et, sur ta gorge immaculée,
— Reste d'une aisance envolée, —
Rayonne une chaînette d'or.

Flairant la Faim dont les tenailles
Déchirent tes maigres entrailles,
Voici venir un grand flâneur :
Le rire à la lèvre, il t'affronte ;
Et t'offre, sans rougir de honte,
Avec le pain, le Déshonneur.

Te roidissant contre l'injure,
O femme, tu peux rester pure,
Et lutter avec l'âpre sort !
Tu peux reculer, chaste et fière ;
Tu peux dire à cet homme : « Arrière !... »
Et n'as-tu pas ta chaîne d'or ?

Mais ce joyau, — pensée amère ! —
Pauvre malheureuse, ta mère
Te l'offrit d'un air triomphant,
Le jour où, debout auprès d'elle,
Tu sentis dans ton sein fidèle
Tressaillir ton premier enfant !

Oui, deux substances combinées
Dans ce bijou sont enchaînées :
De l'Or avec un Souvenir !...
Le joaillier dirait : « Mélange !
« Fi de cet alliage étrange !
« Il ne saurait me convenir ! »

La Débauche frappe à ta porte.
Oh ! c'en est fait : ta faim l'emporte ;
Et soûle d'avoir tant pleuré,
Tu livres, vaincue, à l'infâme
Ta poitrine que gonfle, ô femme,
Un grand souffle désespéré !







CRUAUTÉ

I

Sur un triclinium de pourpre orientale
L'empereur des Romains indolemment s'étale,
Absorbé tout entier dans son mortel ennui :
Plus rien ne lui sourit : ni la toute-puissance ;
Ni l'énorme parfum du monde qui l'encense
Et se prosterne devant lui ;

Ni les splendeurs ni les flamboîments de l'orgie ;
Ni les chants délirants, ni la coupe rougie
Par les vins savoureux qui ruissellent dans l'or ;
Ni l'enfant ignorant qu'à plaisir il déprave ;

Ni la vierge aux yeux noirs ; ni le très-jeune esclave,
Ce fruit qui n'est pas mûr encor !

Il a tout épuisé : les plaisirs et les crimes ;
Il a bu longuement les cris de ses victimes
Sans pouvoir assouvir sa bestialité ;
Il a souillé son lit d'accouplements atroces ;
Mais il n'a pu noyer dans ces amours féroces
Sa monstrueuse volupté.

L'empereur est plongé dans l'ennui. — Comment faire
Pour découvrir un jeu qui puisse encor lui plaire ?
A l'inventer, — hélas ! — l'esprit est impuissant !
Hagard, et méditant une entreprise affreuse,
Le tyran fait rouler dans leur caverne creuse
Ses deux yeux injectés de sang !

II

Il se dit : « J'ai l'empire et la force infinie ;
« La Pudeur, la Pitié ne parlent plus en moi ;
« Mais je sens sous mon front palpiter mon génie

« Eh bien ! je veux en faire un formidable emploi,
« Et repaître mes yeux d'une telle agonie,
« Que tes dents, ô Minos, en claqueront d'émoi !

« On prétend que tu sais, juge du noir Tartare,
« Lorsqu'un grand criminel chez les ombres descend,
« L'affliger d'un tourment épouvantable et rare ;

« Moi je m'exercerai sur un être innocent !
« Tu me diras alors si les dieux du Ténare
« Torturent aussi bien que César tout-puissant !

« Je veux qu'un jour entier ma victime rebelle
« Se torde, le corps nu, brûlée à petit feu ;
« Que ce soit une femme, et qu'elle soit fort belle.

« Oh ! supplice très-doux à voir, digne d'un dieu !
« De douleur jaillira le lait de sa mamelle ;
« Dans mes chants se perdra son lamentable adieu !

« Puis son petit enfant la verra toute nue,
« Par la flamme léchée abominablement,
« Tandis qu'un long frisson sur sa gorge charnue

« Courra ; ses cris poindront de moment en moment....
« Et l'horreur se peindra sur ta face ingénue,
« Jeune fils, à l'aspect du maternel tourment !

« Moi, je rirai beaucoup ; ma chair voluptueuse
« Tressaillera de joie à cet aspect ; mon cœur
« Frémira, comme au vent du nord frémit l'yeuse !

« Alors on comprendra ma force et ma grandeur,
« Et le peuple, flattant ma cruauté joyeuse,
« S'écrîra : « *Vive Rome et vive l'Empereur !* »

III

Ainsi rêve, absorbé dans sa fureur auguste,
L'imperator romain, très-puissant et très-juste.





TABLE DES MATIÈRES.

OISEAUX DE PASSAGE.

RIMES FANTASTIQUES.

RIMES D'ÉBÈNE.



Nancy. — Imp. Berger-Levrault et Cie.

